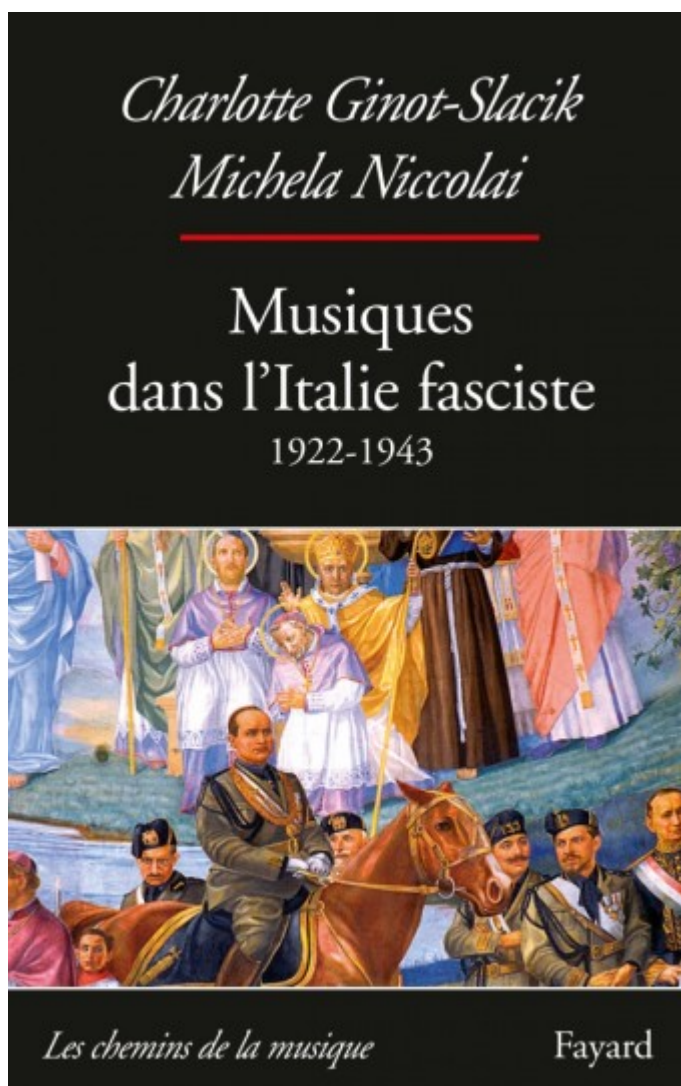


LIVRE, critique. C. GINOT-SLACIK / M. NICCOLAI : Musiques dans l'Italie fasciste (1922-1943) – FAYARD

LIVRE, critique. C. GINOT-SLACIK / M. NICCOLAI :
Musiques dans l'Italie
fasciste (1922-1943) –

FAYARD. Les deux auteures
présentent un panorama
détaillé de l'activité
musicale en Italie pendant le
régime fasciste de Mussolini,
soit de 1922 (marche sur
Rome), à 1943 (chute du
duce). La période est longue
et modifie en profondeur
l'organisation de la culture
en Italie à seule fin de
glorifier l'histoire
nationale et ce qui fonde le
prestige de l'art italien
(réforme de l'enseignement de
la musique...). « Aviateurs et
tyrans de la Rome antique

hantent alors les scènes d'opéra, tandis que musiques de film
et chansons se font l'écho des conquêtes coloniales. Ni les
musiques savantes ni les genres populaires ne sont étrangers
au fascisme : sans imposer de canons esthétiques, le régime
accompagne la réforme des conservatoires et subventionne des
événements majeurs tels la Biennale de Venise ou le Mai
musical florentin. »



Ainsi s'affirment comme « Prémisses – 1918 – 1924 », les déclarations d'intention de Gabriele d'Annunzio, la glorification d'un passé prestigieux où se distingue le génie du Vénitien Monteverdi, revisité, réinterprété par Malipiero)... Il reste encore actifs plusieurs événements culturels qui attestent encore du rayonnement de l'art italien aujourd'hui : Maggio fiorentino...

A l'époque du totalitarisme mussolinien, la majorité des compositeurs cultive une ambiguïté permanente dans sa relation au pouvoir afin de continuer à être joués et à composer (ainsi l'activité des Carri di Tespi Lirici jusqu'en 1942 ; l'activité parfois zélée de Malipiero et de Casella). « L'opéra sous le régime » met à l'honneur les oeuvres de Mascagni, entre autres ; des sujets s'affirment Rome impériale plutôt la Grèce Antique ; la figure libératrice, d'une virilité triomphante celle de l'aviateur fasciste, avec à la clé l'exaltation de la Guerre d'Ethiopie, le renouveau de l'oratorio... les musiques de films et même la chanson comme l'opérette ne sont pas omises ; autant de vecteurs d'une propagande parfaitement affinée par le pouvoir de Rome pour créer le héros italien.

Cependant, entre autres, certains auteurs Dallapiccola (Le Prisonnier) ou Petrassi (Coro di Morti) font rupture et s'écarterent de l'allégeance avec l'adoption des lois antisémites. Au final, de manière profitable, l'auteure offre une vision élargie de la période à travers l'analyse des profils de chaque compositeur : sensibilités particulières, genres musicaux (essor du poème symphonique... avec trame narrative précise ; régénération du madrigalisme...), commentaires sur des partitions emblématiques (« Le Prisonnier : une charge politique » / L'Inquisition comme métaphore du régime fasciste).

Il s'agit de mesurer l'admiration suscitée par le fascisme puis les divisions que le régime politique dans ses applications suscite au sein de la nation italienne. La conclusion mesure les manifestations toujours vivaces de cette

« mémoire problématique ». Lumineux.



**LIVRE, critique. C. GINOT-SLACIK / M. NICCOLAI :
Musiques dans l'Italie fasciste (1922-1943) –
éditions FAYARD. – EAN :
9782213704975 – Prix 24 euros – Parution : février**

2019.

<https://www.fayard.fr/musique/musiques-dans-litalie-fasciste-1922-1943-9782213704975>

—
—
—

Les auteures Charlotte GINOT-SLACIK et Michela NICCOLAI. Biographies présentées par l'éditeur Fayard. Titulaire d'un doctorat en musicologie, Charlotte Ginot-Slacik est actuellement professeur au Conservatoire national supérieur de Musique et de Danse de Lyon, et collabore régulièrement avec l'Orchestre national du Capitole de Toulouse, l'Opéra de Lyon, la Philharmonie de Paris...

Après un double cursus de doctorat en Musicologie à Saint-Étienne et à Crémone, Michela Niccolai a effectué deux post-doctorats à l'Université de Pavie et à l'Université de Montréal. Elle enseigne à l'Université Paris 4 et à Paris 3 et est membre associé au laboratoire IHRIM (Lyon2) et au LaM (ULB).

Bourse d'écriture 2016 de la Fondation Francis et Mica Salabert

COMPTE-RENDU, critique, récital. PARIS, Gaveau, le 15 fev 2019. , Schubert, Schumann, Brahms, Liszt. Michel Dalberto, piano.



COMPTE-RENDU, critique, récital. PARIS, Gaveau, le 15 fev 2019. , Schubert, Schumann, Brahms, Liszt. Michel Dalberto, piano. Les Concerts Parisiens accueilleraient, ce vendredi 15 février, un pianiste à la renommée solide comme le grès, un artiste sans concession ni complaisance, un musicien comme il y en a peu, dont l'étoffe semble issue des

forges qui ont donné les grands du passé. Un maître en somme. D'autant que ses disciples étaient là aussi, dans le public. **A 64 ans, Michel Dalberto** fait plus que jamais autorité dans le paysage musical d'aujourd'hui.

Michel Dalberto, l'esprit de grandeur

Programme romantique ce soir, avec dans l'ordre Schubert, Schumann, Brahms et Liszt. Le pianiste a choisi un Bösendorfer nouveau cru auquel la marque a su restituer la splendeur d'autrefois. Un choix en parfait accord avec son jeu, généreux et robuste, plein et matié, qui fait sonner et chanter le piano à en faire frémir le biscuit de la salle Gaveau. Un jeu qui d'emblée en impose, et, un tour de force, ne laisse à aucun moment d'espace aux incongruités sonores faisant hélas souvent partie du décor, le public se gardant bien de broncher devant telle affirmation. Le ton est donné dès **les Klavierstücke D 946 de Schubert (N° 2 et 3)**: à la simplicité d'un air fredonné que l'on entend souvent dans ces pièces, et la plupart du temps dans Schubert, **Michel Dalberto** préfère la tessiture et l'éloquence lyriques, sculpte la ligne de chant dans tous ses contours, souligne la dramaturgie (2ème en mi bémol majeur), timbre et joue de contrastes, assombrit et éclaire, serre et déploie tout en maintenant une tension constante, imprime au 3ème Klavierstücke une énergie électrisante.

Pas de demi-mesure non plus dans **la Fantaisie opus 17 de Schumann**. Le musicien nous prend dans le feu de son jeu, grandiose et passionné, excessif dans ses humeurs et leur ambivalence, marquant les ruptures dont l'œuvre est émaillée, jouant de la discontinuité. Il prend des risques – c'est tout à son honneur – et ne ménage ni l'instrument, ni nos émotions: le piano résonne, s'ébranle, les basses sonnent, par endroits, géantes, comme l'airain des cloches; dans le premier mouvement, après la submergeante vague du début, un

contrepoint halluciné et bouleversant fait entendre les voix graves, sous les aigus gommés. Le deuxième mouvement s'érige, orchestral, triomphant au bout de lui-même, et laisse place au dernier, sombre, plus douloureux qu'apaisé, empreint d'aspérités qui feraient regretter le legato d'Yves Nat, par exemple, si l'on perdait de vue le parti interprétatif du musicien: on aura beau chercher, ni épanchement, ni même tendresse dans le Schumann de Michel Dalberto, mais une âpreté et une grandeur d'âme à la fois, une tenue, tout comme d'ailleurs dans ses Schubert.

Les **6 Klavierstücke opus 118 de Brahms** ouvrent la deuxième partie du concert. Concises, ces pièces font se succéder des climats variés, des états d'âmes où la résignation domine. Là encore, le pianiste nous plonge tout à trac dans le vif du sujet, avec le premier intermezzo, livrant au public ses effusions sans retenue, mais des effusions lyriques et non point sentimentales. Le deuxième « Andante teneramente » apparaît comme une confession intime. Il chante dans la ferveur, et s'éloigne un peu des demi-teintes méditatives qu'on lui attribue souvent, et qui font de certaines interprétations la platitude, s'achevant dans la touchante douceur d'un pianissimo à la dernière exposition du thème. La Ballade, l'intermezzo et la Romance qui suivent s'acheminent, dans leurs couleurs propres, vers le dernier intermezzo, ténébreux, nu et dense comme le silence.

Quel compositeur sied mieux à Michel Dalberto que Liszt? C'est à se demander lorsqu'on l'écoute dans les Études d'exécution transcendantes – ici trois: Ricordanza, Paysage, et Mazeppa. Il domine ces pièces de virtuosité – est-ce utile de le signaler? – grâce à une technique sans faille et un jeu très ancré. Mais surtout, il en livre toute la dimension poétique et musicale, la dimension orchestrale aussi, et l'esprit lisztien avec lequel il partage tant d'affinités: Michel Dalberto frappe par la présence et le relief de son jeu, impressionne par sa grandeur de vue, et séduit par son sens

esthétique et son élégance. L'esprit de Ricordanza est tout entier dans cette poétique du son, cette beauté et cette subtilité des lignes, cette façon de suspendre les phrases dans leur cours, puis de les relâcher, et il la rend admirablement. Mazeppa est a contrario âpre, violent, strident même, et son récit épique clôt le concert en apothéose, laissant le public ébahi. En bis? quelques notes égrainées d'un **Feuillet d'album de Scriabine**. Une façon si raffinée de dire au revoir!

Compte-rendu critique, récital Michel Dalberto, piano, salle Gaveau, Paris, 15 février 2019, Schubert, Schumann, Brahms, Liszt. Illustration :© C Dautre

Cecilia Bartoli & Friends : un portrait de la diva romaine

ARTE. Dim 3 mars 2019. 23h40.
Cecilia Bartoli. BARTOLI & Friends. Né à Rome le 4 juin 1966, la quinquagenaire Bartoli peut être fière de sa carrière, marquée par la jeunesse virtuose et défricheuse, passionnée par le Baroque et muse de l'opéra romantique italien. Elle a



démontré l'étendue de ses talents : du XVIII^e monteverdien, au opéras belliniens et rossiniens, dévoilant un bel canto, articulé, habité, aussi captivant que celui de La CALLAS... c'est dire. On n'oubliera pas non plus son incursion chez Berlioz, égérie, ambassadrice du désir berliozien, celui suscité par la vénération pour la jeune actrice Harriett Smithson (qui deviendra son épouse) et qui lui transmet le virus de Shakespeare. Mûre, riche d'une expérience passionnante qui s'est écrite en jalons discographique surtout édité par Decca, la mezzo colorature ne cesse d'étendre encore les champs de ses explorations : un récent Vivaldi acte II, a confirmé son sens de la sculpture du mot

Le seul documentaire qui lui avait jusque-là été consacré date étrangement de vingt-six ans, alors que la jeune mezzo-soprano colorature débutait à peine sa prodigieuse carrière. Un quart de siècle plus tard, ce film, tourné à l'aube de ses 50 ans, retrace son extraordinaire parcours. Le réalisateur Fabio De Luca a suivi l'incandescente cantatrice italienne, née à Rome en 1966, dans tous les théâtres d'Europe où elle se produisait, sur scène comme dans les coulisses. Dans ce portrait intime, l'artiste, interprète majeure de Rossini, Vivaldi et Mozart, ses compositeurs fétiches, mais aussi inlassable exploratrice musicale, se livre en évoquant les étapes et les rencontres qui ont marqué sa vie. Un hommage à l'une des plus grandes divas actuelles, nourri aussi des témoignages des musiciens qui l'ont accompagnée, de Daniel Barenboim à Gustavo Dudamel en passant par Antonio Pappano,

Martha Argerich ou encore Philippe Jaroussky. Cecilia Bartoli comme on ne l'a encore jamais entendue...



ARTE. Bartoli & Friends, Dim 3 mars 2019. 23h40. Cecilia Bartoli. BARTOLI & Friends – Documentaire de Fabio De Luca (France/Suisse, 2018, 54mn)

**ENTRETIEN avec le pianiste
Gaspard Dehaene, à propos de**

« Vers l'Ailleurs »

ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2^e album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l'esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l'explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l'écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier. Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l'imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d'en relever quelques clés.



CNC / Classiquenews : Selon quels critères avez vous réalisé la sélection de votre programme « Vers l'Ailleurs » ?

Gaspard Dehaene : J'ai veillé à plusieurs choses : l'enchaînement des tonalités, des caractères, des tempi, le tout de façon à préparer l'ouverture à la sonate D959, sommet de ce programme. La pièce de Rodolphe Bruneau-Boulmier juste avant la sonate constitue une excellente pause. Rapprocher Schubert et Liszt est passionnant. Le premier est ce voyageur / « Wanderer » qui a exploré des mondes inédits par la pensée et l'écriture musicale ; le second, Liszt, lui, a contrario, a beaucoup voyagé. Sa Rhapsodie espagnole a été composée plus de 10 ans après une tournée en Espagne et au Portugal : c'est évidemment une pièce de virtuosité, mais pas seulement car elle affirme aussi un très grand potentiel poétique. Liszt y développe d'abord une série de variations sur la Folia (en une lente valse sérieuse, dans le grave du piano) ; puis c'est le feu d'artifice de la Jota (aragonaise), véritable jubilation pétaradante dont j'aime la légèreté chantante.

J'ai choisi la Sonate D959 comme l'aboutissement de tout le programme. Schubert est mort deux mois après l'avoir composée. J'y retrouve ce piano ample, profond, d'une richesse saisissante qui rappelle le lied comme le souffle symphonique, sans omettre le quatuor à cordes. Evidemment le voyage auquel nous convie Schubert est celui du temps, le temps de la vie, mais aussi celui de la durée, celle qui nous fait perdre nos repères géographiques ! L'Andantino est d'une tristesse poignante et aussi d'une audace visionnaire car Schubert (dans la partie centrale) y invente presque le principe du « cluster », (procédé qui consiste à jouer plusieurs touches simultanément, sans le souci de l'harmonie), avec des accords d'une violence inouïe, comme s'il s'agissait de cris déchirants. Enfin, peu après se déploie la tonalité de do dièse majeur qui est celle du renoncement, de l'adieu accepté, assumé. L'écriture relève d'une ambivalence schizophrénique, accordant mélancolie et acceptation du sort.

CNC : Pouvez-vous nous livrer quelques clés pour comprendre la pièce de Rodolphe Bruneau-Boulmier qui résulte d'une commande que vous lui avez passée ?

GD : La pièce a été composée pour moi. J'ai demandé à Rodolphe de m'écrire une pièce, et c'est lui-même, en tant que lecteur d'Henri Queffélec, qui a eu l'idée de ce titre (« quand la terre fait naufrage »). La partition évoque ce que l'on écoute et les impressions ressenties quand nous avons la tête sous l'eau, dans la mer... Comme une fantaisie, la pièce exprime le mouvement des vagues au dessus de soi, la sensation de bruits lointains, ... C'est une évocation libre de l'immensité des mondes marins ; la dramaturgie enchaîne le zéphyr qui annonce la tempête qui elle-même s'accomplit en vagues et en rafles irrégulières... ; où les motifs semblent tournoyer sur eux-mêmes, où se dessine aussi la figure de la cathédrale engloutie, en particulier dans la conclusion qui sonne comme dévastée. Je pense que cette œuvre parle à notre imaginaire par sa puissance évocatrice !



CNC : Comment s'est déroulé le travail avec le label 1001 Notes ?

GD : Vers l'Ailleurs est mon 2^e album chez 1001 Notes. C'est la concrétisation d'un projet audacieux et original qui s'est réalisé grâce à l'écoute, la confiance et la compréhension dont m'a témoigné le directeur du label : Albin de la Tour. Une telle écoute est rare, et elle est d'autant plus appréciée. En plus de l'enregistrement proprement dit ; il a été possible de réaliser plusieurs clips musicaux, dans le prolongement de l'univers poétique du cd (1).

CNC : Quels sont les pianistes qui vous inspirent et pourquoi ?

GD : Il y a d'abord Arcadi Volodos pour son sens et sa conception très aboutis de chaque interprétation. A chaque lecture, il force l'admiration par son originalité et une compréhension souvent visionnaire. J'aimerais citer aussi Alfred Brendel ; j'ai pu joué devant lui la D 959 et cette expérience a été pour moi ... traumatisante ; mais dans le bon sens du terme. Brendel m'a sensibilisé sur la ligne de chant, la conduite du legato, et la nécessité de ne jamais lâcher la tension. Enfin, j'apprécie Radu Lupu pour son lâcher prise justement ; ce qu'il réussit à exprimer, entre vécu et sonorité, relève d'une équation magique.

Propos recueillis en février 2019



(1) vidéo réalisée à partir du second mouvement de la Sonate D 959, Andantino :

https://www.youtube.com/watch?v=V_Z4HDT8Y_c

Gaspard Dehaene – Franz Schubert Sonate D 959 en la Majeur/ Andantino – YouTube

www.youtube.com

<https://festival1001notes.com/collection/projet/vers-lailleurs>

Sortie de l'album vers l'ailleurs le 1er février 2019 :

Disponible sur : <https://open.spotify.com/a...>

(durée : 8mn27)

LIRE aussi notre [critique complète du cd Vers l'ailleurs par Gaspard Dehaene, piano \(1 cd 1001 Notes\)](#).

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, le 15 fév 2019. Tchaïkovsky. Sibelius. Alexandre Kantorow / John Storgårds.



COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE.
Halle-aux-Grains, le 15 février
2019. Tchaïkovsky. Sibelius.
Alexandre Kantorow,
piano. Orchestre du Capitole de
Toulouse. John Storgårds. Le
deuxième concerto pour piano de
Tchaïkovski n'a pas le succès

qu'il mérite tant cette partition est originale, virtuose, incandescente. Ce soir, elle a particulièrement été bien interprétée par un jeune pianiste surdoué : **Alexandre Kantorow**, 21 ans, a besoin de se faire un prénom tant le succès de son père est planétaire (NDLR : Jean-Jacques). Le

jeune homme a été gâté par les muses et les bonnes fées sur son berceau. Il a de superbes mains, un jeu souverain et une grande qualité musicale jusque dans les moments de pure virtuosité ce qui n'est donné qu'à très peu. Car si la virtuosité de ce concerto surpasse celle du premier concerto, il y a matière à colorer et phraser à l'envie. Et c'est ce qui frappe dans l'aisance du jeune musicien. Tout lui semble facile et tout ce qu'il fait est musique en toute simplicité, sans dureté et dans une souplesse d'une grande élégance. Les nuances sont extraordinairement creusées et l'écoute dans les moments chambristes (le trio dans l'andante) est fabuleuse. Cette manière de dialoguer et poursuivre les lignes musicales du violon et du violoncelle a été un véritable moment de grâce.

Signalons la plénitude sonore et la délicate musicalité de Pierre Gil au violoncelle et Kristi Giezi au violon. Ils ont été de vrais partenaires. L'interaction avec le chef, John Storgårds, l'orchestre a été parfaite et une vraie complicité musicale a fusé à chaque instant dans cette partition pleine de surprises. Le diabolique final a semblé ce soir un jeu d'enfant dans un enthousiasme triomphant. Le public a fait une ovation bien méritée au jeune pianiste, musicien si sensationnel.

Avec modestie et amitié, il a offert **deux somptueux bis**. Le final de Ma mère l'Oie de Ravel, le jardin féérique, avec un sens des couleurs orchestrales et des nuances, tout à fait inouï. Il a su construire et les lignes souples et les grands crescendo comme s'il dirigeait un orchestre puis dans une courte pièce de Brahms, la Valse op.39 n°15, il y fait preuve d'un sens de la poésie brahmsienne tout à fait remarquable avec un rubato chaloupé, subtil, envoûtant. Il a dit aimer tout particulièrement Brahms et nous avons hâte d'en entendre davantage sous des doigts si subtils. Alexandre Kantorow est un grand musicien qui ne fait qu'un avec son instrument dont il obtient un dialogue musical d'une rare intensité.

En deuxième partie, **John Storgårds** a dirigé avec un art magnifique **la rare symphonie n°5 de Sibelius**. Il est grand temps que ce compositeur majeur du XX^{ème} siècle fasse son entrée durable au répertoire de **l'Orchestre du Capitole**. Une intégrale serait bien venue car entre **John Storgårds** et l'orchestre cela fonctionne à merveille. Le public également a été réceptif et a particulièrement apprécié cette belle oeuvre de Sibelius. Les sonorités très lumineuses obtenues par John Storgårds et sa capacité à construire un discours musical lisible nous a entraînés dans de vastes espaces et des lumières sensationnelles de la mer du nord. Les vastes horizons, les nuances très variées ont construit un monde très singulier. Ce concert avec de grands musiciens a été marqué par l'originalité des oeuvres et leur rareté. Espérons que la programmation de tels concerts, sortant des choix convenus, se renouvellera, car le public aujourd'hui est prêt pour Sibelius comme il l'avait été pour Chostakovitch il y a une dizaine d'année. Il est temps !



COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE. Halle-aux-Grains, le 15 février 2019. Piotr Illich Tchaïkovsky (1840-1893) : Concerto pour piano et orchestre n°2 en sol majeur Op.44 ; Jean Sibelius (1865-1957) : Symphonie n°5 en mi bémol majeur Op.82; Alexandre Kantorow, piano; Orchestre National du Capitole de Toulouse. John Storgårds, direction.
Illustration : Alexandre Kantorow © J-Baptiste Millot /
Portrait de Jean Sibelius (DR)

COMPTE-RENDU, concert. DIJON, le 15 fév 2019. Wagner, Tchaïkovsky. Orch Nat de Lyon, Canellakis / F P Zimmermann

COMPTE-RENDU, concert.
DIJON, Opéra, Auditorium, le
15 février 2019. Wagner,
Mendelssohn, Tchaïkovsky.
Orchestre National de Lyon,
Karina Canellakis / Frank
Peter Zimmermann...

Le programme intitulé « True love », Saint-Valentin oblige, est centré sur le célèbre concerto de Mendelssohn, encadré par le prélude de Tristan et Roméo et Juliette, un extrait de celui de Berlioz, enfin celui de Tchaïkovsky, non moins populaires. Le public,

toujours friand d'œuvres qui lui sont familières, particulièrement lorsqu'elles sont illustrées par des interprètes de premier ordre, emplit le vaste auditorium dijonnais.

A la veille de la première édition du Concours international de cheffes d'orchestre, organisé par la Philharmonie et le Paris Mozart Orchestra, il est réjouissant d'écouter Karina



Canellakis, qui prendra en septembre la direction de l'Orchestre Philharmonique de la Radio néerlandaise. La jeune cheffe américaine n'a pas encore la célébrité du soliste, Frank Peter Zimmermann. En pleine maturité, le violoniste allemand, reconnu comme un des plus grands de sa génération, joue un Stradivarius de 1727, le « Grumiaux », du nom de son ancien propriétaire.

Comme il est d'usage, ce que le programme annonce comme le Prélude de Tristan est l'enchaînement de ce dernier avec l'épisode final de la mort d'Yseult. Le tempo extrêmement retenu de l'entrée des violoncelles, la fièvre contenue des bois qui leur répondent amorcent une progression superbe où la douceur, la sensualité, la passion nous étreignent comme si nous découvriions la partition. La direction impose une plénitude, une clarté et une dynamique rares. Le bonheur est bien là, y compris dans le « Mild und leise », dont on oublie la voix. Malgré toutes nos références, qui mieux qu'une femme peut traduire cette tendresse, sans pathos, avec des modelés, des phrasés exemplaires ?

Le concerto de Mendelssohn est dans toutes les oreilles, même si les Dijonnais ne l'avaient pas entendu depuis trois ans (Isabelle Faust et le Mahler Chamber Orchester). Passée la surprise d'un timbre moins rond qu'attendu, on ne peut être qu'admiratif du jeu de Frank Peter Zimmermann, qui respire la liberté et la vie, fébrile au premier mouvement, rêveur dans l'andante, et jovial comme endiablé au finale. L'articulation, les contrastes rendent sa jeunesse à une œuvre réduite fréquemment à son aspect démonstratif. L'orchestre et le soliste ont part égale au discours. Leur entente est exemplaire, leur dialogue harmonieux. La conduite est admirable : la magie de Mendelssohn, sa fantaisie, ses couleurs estompées, sa clarté, ses changements de tempo sont un régal. Le public jubile.

En bis, Frank-Peter Zimmermann lui offre une lecture très personnelle de l'allegro de la 2ème sonate de Bach (BWV 1003),

dans l'arrangement de Brahms. Sa maîtrise, la lisibilité de son jeu, la plus large palette expressive en font un cadeau apprécié.

Berlioz n'était pas initialement prévu, et la scène d'amour de Roméo et Juliette est une heureuse surprise. L'Orchestre National de Lyon est dans son élément, dans son arbre généalogique. Le geste de Karina Canellakis est ample, démonstratif, précis et clair, porteur de sens, avec grâce comme avec énergie et puissance. Même si le scherzo de la Reine Mab est plus fréquemment joué, cet ample adagio, préféré de Berlioz et admiré par Wagner, est empreint d'une passion véritable que traduisent à merveille la cheffe et ses musiciens. Leur engagement mutuel relève de la symbiose et la réussite est magistrale.

Enfin, le lyrisme et la vigueur dramatique de l'Ouverture-fantaisie de Tchaïkovsky couronnent cette soirée mémorable. Depuis le choral des bois jusqu'à la péroraison finale, ignorerait-on le sujet et les péripéties du drame de Shakespeare que nous serions emportés par ce flux, où la grâce, la délicatesse, la sensibilité le disputent au pathétique et à la grandeur. Partition colorée à souhait dont le renouvellement constant nous tient en haleine.

Le charisme, la séduction de Katina Canellakis, associés à sa technique aboutie en font une étoile montante de la direction, dont on suivra la carrière avec attention. L'Orchestre National de Lyon a joué parfaitement le jeu, au meilleur de sa forme, chaque pupitre n'appelant que des éloges. Une soirée dont on est sorti ravi, et dont on regrette que, malgré la richesse du programme, elle soit déjà achevée.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 15 février 2019. Wagner, Mendelssohn, Tchaïkovsky. Orchestre National de Lyon, Karina Canellakis / Frank Peter Zimmermann / Illustration : Frank Peter Zimmermann (DR)

LILLE : l'Orchestre National joue la Symphonie Résurrection de Mahler



LILLE, ONL. 28 fév 2019 : MAHLER : **Résurrection**. La Symphonie n°2 de Gustav Mahler est un prolongement naturel de la 9^e de Beethoven : pour solistes et chœur, l'arche orchestrale exprime la vie restaurée, une rémission espérée, attendue ardemment par un compositeur qui nous invite à en parcourir tout le cheminement, de jalon en jalon, – à travers les 5 mouvements, explicités par le texte (écrit par Mahler lui-

même) qui un hymne éperdu à la grâce divine, réconfortant le pèlerin, perdu, éprouvé sur la route de l'existence.

La partition est achevée en juin 1895 : Mahler l'a affinée comme chaque été, dans sa cabane de Steinbach, son fameux « Hauschen » (la cabane), le spectacle de la miraculeuse nature lui insufflant les germes de l'inspiration, comme le cri de 2 corneilles lui ont soufflé la mélodie du Finale : on ne saurait imaginer plus étroite connivence entre le créateur et la nature, les oiseaux.

BERLIN, 1895 : Symphonie de l'élévation L'ivresse des hauteurs après l'Apocalypse



C'est l'époque où Mahler rencontre Brahms puis à Bayreuth à l'invitation de Cosima, assiste à la représentation de Parsifal, Lohengrin, Tannhäuser (sous la direction de Richard Strauss). L'orchestration du Finale de la Symphonie Résurrection est réalisée dans ce contexte musical. L'ouvrage est créé à ses frais et dans son intégralité à Berlin le 13 décembre 1895. Pour se faire il choisit lui-même la cloche qui doit résonner dans

le dernier mouvement, celui de libération et d'apothéose dans la lumière. Le public boude le concert et il a fallu distribuer des billets gratuitement pour remplir la salle. Musiciens et élèves du conservatoire assistent médusés au Finale, le chant de l'oiseau de la mort qui plane, puis les premiers murmures du chœur final en sa sublime prière ultime, vraie élévation, de la terre au paradis. Ainsi les épreuves passées sont le tremplin au salut, le passage vers l'éternité bienheureuse.

Si les spectateurs sont touchés, les critiques fustigent en général une écriture pompeuse, grandiloquente qui manque de

personnalité, empruntant trop aux anciens Meyerbeer et Wagner en tête. Les contrastes « durs », les vertiges spectaculaires déconcertent et même agacent une bonne partie des soit disants spécialistes...lesquels ne détectent pas la modernité d'une écriture dont ils dénoncent la « fausse nouveauté ». Rare, Humperdinck, que Mahler avait invité, adresse au compositeur, une lettre admirative.

Itinéraire de la Symphonie n°2 « Résurrection »

Mahler a laissé un texte qui explique le sens de sa symphonie de 1895. On peut y retrouver les élans et passions qui ont inspiré sa symphonie n°1 Titan. Le premier mouvement évoque les funérailles du héros qui s'est battu – il évoque son bonheur terrestre (2^e mouvement), mais aussi l'incrédulité et l'esprit de négation qui l'ont saisi jusqu'à douter de tout même de Dieu (Scherzo). Mais l'espoir revient (4^e mouvement). Et le Finale (5^e et dernier mouvement) décide de son sort car il évoque avec terreur et vertige l'Apocalypse, les déchus et les damnés qui hurlent, la chute de tous les hommes trop corrompus et lâches... (fracas et cri des cuivres) ; puis dans le silence, se précise le chant de l'oiseau (le rossignol porteur de la vie terrestre) et le chœur des anges qui chante l'ivresse salvatrice de la résurrection (« tu ressusciteras! ») : l'amour submerge le cœur des élus et des méritants ; le bonheur éternel apparaît comme une porte céleste attendue, espérée.

Portés par le cycle des 9 symphonies de Mahler, amorcé au début de ce mois de février par la Symphonie n°1 Titan (LIRE notre critique / concert du 1^{er} février 2019), Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille relisent avec une rare ardeur, l'écriture de Mahler, génie symphonique du XX^e. Cet unique concert le dernier soir de février 2019 s'annonce comme un nouveau jalon majeur du cycle Mahler par l'Orchestre National de Lille et son directeur musical, Alexandre Bloch.

2^e volet du cycle Mahler à Lille, incontournable.

A 18h45, rencontre mahlérienne insolite
entrée libre muni du billet du concert de 20h

APPROFONDIR

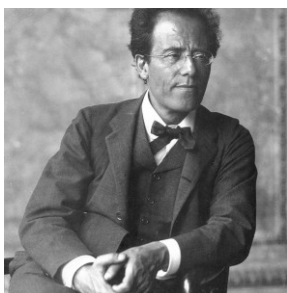
LIRE AUSSI notre présentation du [cycle GUSTAV MAHLER par Alexandre BLOCH et l'Orchestre National de Lille](#)

LIRE aussi notre critique de la Symphonie TITAN par Kubelik (1979) :

<http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-symphonie-n1-titan-kubelik/>

LIRE aussi notre compte rendu de la Symphonie TITAN par Ph Herreweghe et le JOA (Saintes, 2013, sur instruments d'époque)

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-saintes-abbatiale-festival-le-13-juillet-2013-gustav-mahler-symphonie-n1-titan-joa-jeune-orchestre-atlantique-philippe-herreweghe-direction/>



VOIR notre reportage VIDEO : Le JOA, Philippe Herreweghe jouent (sur instruments d'époque) la Symphonie n°1 de Gustav Mahler (été 2013, Saintes)

<http://www.classiquenews.com/reportage-video-le-joa-jeune-orchestre-atlantique-interprete-la-titan-de-mahler-sous-la-direction-de-philippe-herreweghe-juillet-2013/>

Le JOA Jeune Orchestre atlantique interprète la Symphonie

Titan de Gustav Mahler. Le festival de Saintes 2013 s'ouvre avec un rendez vous symphonique incontournable : jouer Mahler sur instrument d'époque. Philippe Herreweghe pionnier des relectures historiques conquiert les sonorités étranges et familières, à la fois autobiographiques donc intérieures et aussi cosmiques soit flamboyantes, si spécifiques aux univers de Mahler, en assurant aux jeunes instrumentistes choisis du JOA Jeune Orchestre Symphonique, une approche très attendue des textures et étagements malhériens. A Saintes, lieu de résidence habituelle du collectif de jeunes musiciens, le travail se réalise sur une partition majeure du ... XXème siècle. L'oeuvre date de 1889, ses espaces, horizons, perspectives qu'elle trace immédiatement, ainsi au diapason d'une subjectivité à l'échelle du cosmos, établissent de nouvelles règles qui abolissent les limites de l'espace, du temps, du son ... en route pour la modernité complexe et si riche, captivante et vertigineuse du XXème siècle ! Concert incontournable. Grand reportage vidéo CLASSIQUENEWS.COM

LILLE, ONL. 28 fév 2019 : MAHLER : Résurrection. Suite du cycle Mahler par l'ONL : La Symphonie n°2 de Gustav Mahler@CLASSIQUENEWS

LYON, Concert Hostel-Dieu: DUEL, Handel / Porpora.

LYON, CHD: DUEL, Handel / Porpora. 7 avril 2019. La Salle Molière à Lyon affiche un programme prometteur, dédié à l'opéra italien en Angleterre où s'affrontent deux compositeurs renommés de la scène lyrique. S'ils sont à Londres, redoutables rivaux, prêts à démontrer la virtuosité et l'expressivité juste de leur écriture respective, le plus italien des compositeurs germaniques du XVIII^e, le saxon Handel, et son contemporain le plus européen des compositeurs Napolitains, **Porpora** (portrait ci contre), s'associent dans ce récital à deux visages, mais grâce au geste du Concert de l'Hostel-Dieu, en une joute des plus apaisées.



Handel ou Porpora ?
LONDRES, temple de l'opéra
italien...



Ainsi : « En janvier 1733, souhaitant contrer l'hégémonie haendélienne de la Royal Academy of music, un groupe d'investisseurs issu de la noblesse londonienne crée L'Opera of the Nobility, et choisissent le « maître des

castrats », Nicolo Porpora, mentor des Farinelli, Senesino, Porporino. Les londoniens se passionnent depuis longtemps pour l'opéra italien, en particulier napolitain, et ses voix agiles, virtuoses, expressives, où la vocalise de plus en plus vite et de plus en plus aiguë, exprime vertiges et palpitation de l'âme humaine. Le public entre les deux théâtres, applaudit alors les plus grands ouvrages jamais composés dans l'histoire de l'opéra italien au XVIII^e dont le Polifemo de Porpora ou Ariodante d'**Handel** (portrait ci contre).

Soucieux de porter le chant expressif et tragique de la mezzo

Giuseppina Bridelli, les instrumentistes du Concert de l'Hostel-Dieu ressuscitent ainsi les heures les plus intenses de l'opéra italien à Londres, dans les années 1730... Le programme est l'objet d'une tournée internationale et aussi d'un nouveau cd de l'ensemble (parution annoncée le 12 avril 2019).



G.-F. Handel : arias et instrumentaux extraits des opéras Alcina, Ariodante, Tolomeo, Cantone in utica

N. Porpora : arias et ouvertures extraits des opéras Polifemo, Mitridate, Arianna in Naxo, David e Bersabea

[Giuseppina Bridelli](#), mezzo-soprano

□ Le Concert de l'Hostel Dieu,

Reynier Guerrero, premier violon

Franck-Emmanuel Comte, direction □ / Stefano Aresi, musicologue



30 mars 2019

Felicia Blumental International Festival de Tel Aviv (Israël)

7 avril 2019

Salle Molière à Lyon (69)

8 avril 2019

London Handel Festival (UK)

12 avril 2019

Sortie du disque (Arcana/Outthere)

9 juin 2019 : Händel-Festspiele à Halle (Allemagne)

11 août 2019

Festival Bach de Saint-Donat (26)

Présentation et enjeux du programme DUEL : PORPORA vs HANDEL par le Concert de l'HOSTEL-DIEU. Franck-Emmanuel COMTE et les instrumentistes du Concert de l'Hostel-Dieu reviennent à leurs premières amours, l'éloquence dramatique de Haendel, présentée donc en concert avec la complicité de l'étonnante mezzo soprano italienne **Giuseppina BRIDELLI**, mais aussi en studio, puisque parallèlement à la tournée des concerts, musiciens et chefs ont enregistré le programme et sortent **le disque prévu**

ce 12 avril 2019.

Les airs d'oratorios et d'opéra de Haendel lancent un défi à tout ensemble de musique baroque : il y faut de la précision, des nuances, un équilibre idéal entre voix et instruments, de la finesse expressive comme de la profondeur. Autant de qualités qui distinguent le génie de Haendel de tous les autres. C'est aussi pour Franck-Emmanuel Comte, le prolongement de son travail comme directeur du **Concours de Froville** dont la mission est l'émergence des jeunes chanteurs baroques. Lauréate du Concours, **Giuseppina BRIDELLI** retrouve ainsi les instrumentistes du CHD Concert de l'Hostel-Dieu et enregistre avec eux un premier disque Haendel qui sera suivi d'autres opus (dont le prochain avec la soprano Sophie Junker), car Haendel reste un pilier dans le répertoire de l'ensemble fondé par Franck-Emmanuel Comte.

VOCALITA et ORNEMENTS DE HAENDEL



Ce premier programme Haendel, au disque comme au concert permet de découvrir les qualités de la voix de la soliste (qu'il s'agisse d'airs fameux comme « *Scherza infida* » d'Ariodante) : voix longue et flexible, agile et colorée sur toute la tessiture, taillé pour des incarnations dramatiques, tragiques ou implorantes comme

Haendel a su les concevoir. De quoi promettre une relecture du texte dans la subtilité et la sensibilité. Chanteuse et chef ont particulièrement travaillé sur les reprises des da capo pour certains airs dont la notation des vocalises a été notée depuis l'époque de Haendel : il s'agira de redécouvrir ainsi les ornements tels qu'ils auraient pu être réalisés du vivant de Haendel selon la technique de ses chanteurs.

Plus d'infos sur **le site du CHD Concert de l'HOSTEL-DIEU**

<http://www.concert-hosteldieu.com/diffusion/baroque-et-18eme/duel-porpora-handel/>

VIDEO Handel versus Porpora

<https://www.youtube.com/watch?v=HJy7jckJw18>

CRITIQUE DU CD HANDEL PORPORA / DUEL – CLIC DE CLASSIQUENEWS

CD événement, critique. DUEL : Porpora / Handel in London. 

Le Concert de l'Hostel Dieu / Giuseppina Bridelli / Franck-Emmanuel COMTE, direction (1 cd ARCANA, juin 2018). Londres : 1733-1737. Les années 1730 marquent l'essor du seria italien à Londres. Au point que les spectateurs londoniens arbitrent une émulation inédite entre deux créateurs, d'un théâtre à l'autre, chacun selon ses ressources propres. Deux compositeurs, deux goûts, deux esthétiques... Porpora le napolitain, Haendel / Handel le Saxon présentent simultanément à Londres leurs ouvrages respectifs, dans un esprit défricheur et d'estime réciproque, dont témoignent leurs opéras « italiens », goûtés par l'élite et le public londoniens. La guerre n'aura pas lieu, d'ailleurs comme le rappelle les interprètes ici, elle n'eut jamais lieu.

« Stille amare », extrait du Tolomeo de Handel était très admiré de Porpora... dont les cantates opus 1 étaient bien connues et plutôt très appréciées de Haendel. Estime réciproque avérée vous disait-on. De fait, le geste de Franck-Emmanuel Comte, fondateur de son ensemble sur instruments historiques, Le Concert de l'Hostel Dieu, souligne la noblesse des écritures, surtout leur plasticité expressive et leur essence dramatique. [LIRE notre critique complète DUEL / Handel, Porpora par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU, Giuseppina](#)

COMPTE-RENDU, danse. LYON (Opéra de Lyon), le 25 janvier 2019. Hommage à Trisha BROWN par la Ballet de l'Opéra de Lyon



COMPTE-RENDU, danse. LYON, le 25 janvier 2019. Hommage à Trisha Brown. Ballet de l'Opéra de Lyon. Elle nous a quitté il y presque 2 ans, Trisha Brown règne encore sur le corps de ballet de l'Opéra de Lyon : la troupe lyonnaise avait eu le privilège de créer (à la place de sa propre compagnie) sa première chorégraphie nouvelle en France, c'était Newark en 2000... depuis une sorte d'évidence s'est installée

entre les danseurs lyonnais et la chorégraphe, ambassadrice de la post modern dance made in USA, avec Merce Cunningham (dont est célébré cette année le centenaire) : liberté apparente des gestes qui se répondent néanmoins, en un jeu de gestes individuels maîtrisés relevant d'une intelligence collective très affinée. La soirée d'hommage à Brown affiche l'entrée au répertoire de Foray Forêt et en fin de cycle Set and reset/Reset.

Au début **Newark** cumule les petits groupes, duos et trios

courts qui se succèdent devant les toiles mobiles de Judd ; les corps s'élancent mais manquent de peps et de nerveuses tonicité. L'esprit de la danse manque à cette mécanique pourtant synchrone. Puis Foray Forêt repose sur une même précision du groupe, lequel construit son propre langage et son propre chant, à mesure que la musique d'une fanfare toujours invisible, se rapproche des coulisses. Les gestes sont plus décalés, presque hâchés, ils se répondent les uns aux autres dans un enchaînement continu qui finit par faire corps avec les cuivres. La rencontre et l'entente des deux groupes est saisissante car cette jonction de deux formations relève d'un work in progress qui semble se poser puis se résoudre devant nous.

L'épure et le rythme des corps qui s'accordent progressivement gagnent un cran plus intense dans l'exceptionnel **Set and reset / Reset** pour 6 danseurs et 6 danseuses, précédés par la chute entortillée d'immenses mobiles qui descendent des cintres au préalable. Un préalable qui construit déconstruit l'arène du théâtre chorégraphique et impose avant tout, un rythme à part ; sans compter le choc visuel de cette préparation. Tout s'enchaîne ensuite en moins de 30 mn, avec un allant dramatique sans faille et sans pause : un manifeste éloquent du style Brown qui frappe par sa fluidité dans la déconstruction / reconstruction permanente des équilibres. La fusion du temps et du mouvement est totale, et le spectateur sort grisé par cette sensation de plénitude et d'accomplissement. Certainement l'une des pièces maîtresses de Trisha, et la raison incarnée qui explique la réussite de son incursion à l'opéra, dans L'Orfeo de Monteverdi à Aix en 1999 : la langue si pure et quasi abstraite de la chorégraphe semblant s'y reconstruite à mesure que l'écriture madrigalesque des chœurs était déroulée. Très belle expérience à nouveau à Lyon en 2019.

COMPTE-RENDU, danse. LYON, Maison de la danse, le 25 janvier 2019. Hommage Trisha Brown. Ballet de l'Opéra de Lyon. Newark, Foray Forêt, Set and Reset / Reset (illustration © M Cavalca)

TOURS, Opéra. Les Lumières de la ville de Charlie CHAPLIN

TOURS, Opéra. Les 30, 31 mars 2019 : CHARLIE CHAPLIN : Les Lumières de la ville / *City Lights* (1931). Alors que Chaplin était plongé dans la conception de son film muet **LES LUMIÈRES DE LA VILLE**, Hollywood enclenchait sa révolution du cinéma sonore. Après des mois de réflexion, il décide tout de même de finir son film en y ajoutant une partition musicale. Le film mélodramatique est reconnu comme étant un des meilleurs films de Chaplin, combinant le pathos, le burlesque et la comédie. C'est un hommage à l'art du langage corporel. Encore proche du cinéma muet, le film de 1931 comprend des intertitres et une bande musicale qui accompagne, articule et commente l'action filmée. **Le regard de Chaplin tort le cou aux bienséances sociales.** En pleine crise américaine (Krach boursier de 1929), avant que des lois puritaines ne censurent certains mots ou thèmes, jugés « inconvenants » à la moralité sociale, Chaplin réalise son



long métrage avec une liberté de ton et une poésie satirique, franche et audacieuse. Le génie de Chaplin tient à la simplicité du scénario qui prend pour héros un pauvre mendiant sans le sou **Charlot** ; mais il a un cœur pur et croise de nombreux personnages fantasques, plutôt superficiels. Chaplin écrit l'histoire mais aussi la musique de son film.

Charlie est Charlot, poète, funambule, amoureux

Chaplin met en scène les tribulations d'un **vagabond** (surpris en pleine inauguration d'une nouvelle statue (« la paix et la prospérité ») où il avait élu domicile pour dormir. Le sdf erre dans les rues de la ville, rencontre une jeune fleuriste aveugle dont il tombe amoureux... le réalisateur et acteur (qui joue le rôle du vagabond un brin poète à la mine rêveuse, parfois loufoque : nombreux gags) évoque la vie citadine des petites gens, des miséreux qui tentent bon an mal an de survivre...

Puis le vagabond sauve du suicide un homme porté sur l'alcool, plutôt fortuné, désespéré depuis que sa femme l'a quitté... Les deux hommes habillés en frac rejoignent une boîte de nuit, puis se séparent car le millllionnaire fantasque, devient amnésique à jeun et ne se souvient pas de celui qui lui a pourtant sauvé la vie.

Redevenu saoul, l'homme fortuné propose au vagabond Chaplin de rejoindre une partie où ayant avalé un sifflet, notre héros empêche un chanteur d'opéra d'interpréter son air (gag du hoquet siffleur).

Charlie vagabond (Charlot) devient ensuite boxeur, dans des paris truqués, puis après moult avatars, finit étalé, assommé par son propre gant. Charlot retrouve alors son ami riche, mais celui ci lunatique l'entraîne dans une série de quiproquos qui emmène Charlot en prison. Cependant le vagabond

a réussi à aider sa jeune Dulcinée aveugle, qui désormais grâce à l'argent qu'il lui a remis, a recouvré la vue, acheté une nouvelle boutique et attend son bienfaiteur...

Les mois passent, c'est l'automne. Charlot plus pauvre que jamais, erre dans les rues de la ville. Tombe sur la devanture de la boutique : celle dont il était épris comprend qu'il est son sauveur.

LES LUMIÈRES DE LA VILLE
(titre original City Lights)

Film et musique de Charlie Chaplin

Informations
Réservations

Samedi 30 mars – 20h00

Dimanche 31 mars – 17h00

RESERVEZ VOS PLACES [ici](#)

<http://www.operadetours.fr/charlie-chaplin-30-31-mars>

Comédie – États-Unis – 1931

Musique de Charlie Chaplin, restaurée par Tim Brock

Durée : 1h20mn

Distribution :

Charlie Chaplin

Virginia Cherill

Florence Lee

Harry Myers

Direction musicale : **Gwennolé Rufet**

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Billetterie

Ouverture du mardi au samedi

10h30 à 13h00 / 14h00 à 17h45

02.47.60.20.20

theatre-billetterie@ville-tours.fr

Grand Théâtre de Tours

34 rue de la Scellerie

37000 Tours – 02.47.60.20.00